

10

# TROIS TÊTES

DANS UN BONNET,

SCÈNES ÉPISODIQUES EN VAUDEVILLES,

PAR M. J. VERNET,

†

REPRÉSENTÉES, POUR LA PREMIÈRE FOIS,  
SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,  
LE 29 JANVIER 1835.

---

PRIX 1 FR. 50 C.

---



PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

1835

---

## PERSONNAGES.

RAYMOND.

PALMIRE, sa cousine.

ANASTASIE.



## ACTEURS

M. LOZET.

M<sup>lle</sup> ESCOUSSE.

M<sup>lle</sup> LECLERC.

Les personnages que joue Raymond sont :

- 1° Le chevalier Grécourt de Follenville, espèce de cà-devant jeune homme de très bon ton et très coquet ;
- 2° Jean-Toussaint Clicot, paysan tourangeau, bavard et rusé ;
- 3° Madame Rebiffard, sœur de madame Pochet, du théâtre des Variétés.

---

La scène se passe à Paris.

# Trois Têtes dans un bonnet,

## SCÈNES ÉPISODIQUES.

Une chambre mal meublée. Une porte de chambre à gauche; une au fond : une table sur le devant à gauche et une table à ouvrage de femme tout près : un vieux fauteuil à droite, sur le devant.

### SCÈNE PREMIÈRE.

**PALMIRE**, *tenant à la main une lettre et une jolie écritoire couverte d'une clochette dorée.*

Qui donc peut m'envoyer cela?... (*Elle place l'écritoire sur la table et ouvre la lettre.*) C'est mon cousin... Raymond... j'aurais dû le deviner; il est si bon; il m'aime tant!.. (*Elle lit.*) « Ma « chère cousine, quoique vous refusiez de me voir, je ne puis « oublier que c'est aujourd'hui... votre fête, et je vous supplie « d'accepter par amitié pour moi... le petit présent que je prends « la liberté de vous envoyer. » Ce pauvre garçon! il a songé à ma fête... (*Elle lit.*) « C'est une écritoire... qui pourrait me « rendre le plus heureux des hommes, si elle vous engageait à « me faire la réponse que je sollicite depuis si long-temps. » Il tient toujours à m'épouser! (*Elle lit.*) « Quant à la clochette « qui est sur l'écritoire, elle est le symbole de ma soumission « à vos ordres... » C'est bien galant... (*Elle lit.*) « Cette clochette « a la même vertu que celle de la féerie... souvenez-vous-en « bien, et si vous consentiez enfin à m'accorder votre main... « vous n'auriez qu'à sonner fortement à la porte de votre chambre, et je viendrais tomber à vos pieds. » Oh! quelle folie... (*Elle lit.*) « N'oubliez pas, ma cousine, que dans la position où « vous êtes vous avez besoin d'un ami... d'un protecteur... et « que vous n'en trouverez pas de plus tendre et de plus fidèle « que votre cousin... Raymond. » Il est toujours le même pour moi, et si je n'avais pris la résolution de n'épouser jamais qu'un artiste, je n'hésiterais pas à devenir sa femme. Je suis pourtant un peu fâchée contre lui... car on m'a dit que depuis son retour des colonies il avait songé à m'éprouver... M'éprouver!.. et sur quoi? je vous prie... Mais je ris en songeant à ce

qu'il me dit de sa clochette... Quand je me déterminerais à l'épouser, comment pourrait-il m'entendre sonner?... S'il était logé dans la maison, passe encore!... Mon pauvre cousin a perdu la tête!

## SCENE II.

PALMIRE, ANASTASIE.

Bonjour, Palmire.

ANASTASIE.

Comme te voilà triste, Anastasie!

PALMIRE,

ANASTASIE.

J'en ai bien sujet, va... Tu sais bien la personne dont je t'ai parlé?...

PALMIRE.

Cet Anglais qui devait t'épouser?

ANASTASIE.

Oui... plus tard!... il ne voulait pas se marier à Paris, à ce qu'il disait, et parlait de m'emmener à Londres... où je devais avoir un équipage... un hôtel.

PALMIRE.

Eh bien!

ANASTASIE.

Tout cela était hypothéqué sur les brouillards de la Tamise. Ma mère est allée aux informations... et il se trouve que mon Anglais est un Allemand.

PALMIRE.

Mais si cet Allemand est riche comme un Anglais...

ANASTASIE.

Il est pauvre comme un Bohémien!

PALMIRE.

Tu aurais dû reconnaître à son langage que ce monsieur n'était pas Anglais.

ANASTASIE.

Il disait *golden*, ma chère! et comme j'ai vu dans une comédie que c'est le fonds de la langue anglaise, j'ai donné dedans en plein.

PALMIRE.

Cela te servira de leçon, Anastasie... et pourra te dégoûter de ce désir de faire fortune qui finira par te perdre.

{ANASTASIE.

Me perdre!... le plus souvent!...

Air : *Ah! si ma femme le voyait.*

Je prétends vivre honnêtement.

Je suis d'une bonne famille;

Et jamais de m'avoir pour fille  
 Ça ne fera rougir maman ;  
 Car, vois-tu, j'ai du sentiment.  
 Sans faire du tort à personne,  
 Moi, je veux, n'ayant point d'argent,  
 Trouver un ami qui m'en donne...  
 Je prétends vivre honnêtement.

PALMIRE.

Pour moi, je ne veux rien devoir à personne.

ANASTASIE.

Tu dois pourtant ton terme, et le nouveau propriétaire de la maison, qui a emmenagé hier soir, ne fera, dit-on, de grâce à personne.

PALMIRE.

Dit-on que ce soit un jeune homme ?

ANASTASIE.

Personne ne l'a vu ; il était minuit quand il est arrivé, et pour la première fois la portière n'a pas voulu parler.

PALMIRE.

Je suis bien embarrassée, ma pauvre Anastasie ; les leçons de danse que je donne aux demoiselles du quartier ne me sont pas payées, et je ne peux pas même envoyer de l'argent à ma mère, qui est aux environs de Blois, chez mon oncle Clicot.

ANASTASIE.

(à part.) Oh ! Clicot... quel nom !... (haut.) Tu es bien heureuse que ta mère, madame Pochet, ne soit pas avec toi... Ma mère à moi est une fameuse scie... va...

PALMIRE.

Je m'étais brouillée avec maman parce que je voulais être danseuse à l'Opéra.

ANASTASIE.

Et tu y as renoncé ?

PALMIRE.

Oui, depuis que j'ai vu Tagliani... Alors, comme j'aime le théâtre de passion, je suis entrée au Conservatoire... j'étudie pour l'Opéra-Comique, où il n'y a pas de Tagliani ; si je parviens à débiter avec succès, j'aurai de bons appointemens, et mon sort changera ainsi que celui de ma pauvre mère.

ANASTASIE.

Puisque tu as de si beaux sentimens, pourquoi n'épouses-tu pas ton cousin Raymond, qui est revenu des colonies aussi amoureux de toi qu'avant son départ?... Il est bien maladroit de n'avoir pas fait fortune là-bas comme tout le monde.

PALMIRE.

Cela ne m'eût pas décidée davantage ; comme je ne puis renoncer au théâtre, je ne veux épouser qu'un comédien, afin

qu'il soit toujours près de moi... pour me protéger... me défendre... (*On sonne.*) Mais qui vient donc si matin ?

(*On sonne encore.*)

ANASTASIE.

Entrez !

### SCENE III.

LES MÊMES, RAYMOND. *Il est mis en vieillard, mais très coquet et très riche. Il a la tête nue et porte une superbe robe de chambre d la mode. Il a des bagues et des épingles de diamans, un beau foulard des Indes, une tabatière, une bonbonnière en cristal.*

PALMIRE.

Que demande monsieur ?

RAYMOND.

Je demande mademoiselle Palmire Pochet, et comme on m'a dit qu'elle est fort jolie, je vois bien que c'est vous-même... Eh ! eh ! eh !

ANASTASIE, *d part.*

C'est malhonnête pour moi ce qu'il dit là, le vieux.

PALMIRE.

Oui, monsieur, c'est moi qui suis mademoiselle Palmire Pochet ; puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de voir monsieur ?

RAYMOND.

C'est ce que j'allais vous dire ; mais avant tout permettez-moi de m'asseoir ; en ma qualité d'homme riche j'ai toujours la goutte, et alors... un fauteuil est pour moi... comme une planche de salut... (*Il avance un fauteuil et s'assied.*) Oh ! oh ! oh !

PALMIRE, *d part.*

Il ne se gêne pas !

ANASTASIE, *d part.*

Riche et la goutte... Dieu ! comme ça m'irait !

RAYMOND.

Maintenant, ma belle enfant, c'est en particulier... que je voudrais vous parler.

ANASTASIE.

Je gêne monsieur, peut-être ?

RAYMOND.

C'est ce que j'allais vous dire.

ANASTASIE.

Adieu, Palmire.

PALMIRE.

Non, reste... Anastasie. Monsieur, mademoiselle est ma meilleure amie, et je n'ai point de secret pour elle. Je vous dirai même que je ne me dirige que par ses conseils.

RAYMOND.

C'est différent ; s'il en est ainsi, mademoiselle peut rester... son avis ne vous sera peut-être pas inutile... car je ne veux pas vous prendre par surprise... Eh! eh! eh!

PALMIRE.

Oserai-je demander le nom de monsieur ?

RAYMOND.

C'est ce que j'allais vous dire... On m'appelle le chevalier Grécourt de Pollenville, ancien page, ancien mousquetaire, ancien officier de dragons, ancien aide-de-camp de l'empereur, ancien... etc...

ANASTASIE, *à part.*

Il paraît qu'il est ancien pour tout...

RAYMOND.

Maintenant riche propriétaire, riche rentier, riche munitionnaire, et enfin votre voisin, depuis hier seulement.

ANASTASIE.

Quoi ! c'est monsieur qui a emménagé hier dans la maison ?

RAYMOND.

C'est ce que j'allais vous dire... (*d Palmire.*) Ayant beaucoup entendu parler de vous, mademoiselle, par le portier qui m'a mis, dès ce matin, au courant de toute la maison, j'ai cru que je vous devais ma première visite.

PALMIRE.

En vérité, monsieur, je ne conçois pas...

RAYMOND, *se levant.*

Quand on est aussi jolie que vous, on doit tout concevoir... tout concevoir... Demandez à votre aimable conseillère.

ANASTASIE, *à part.*

Eh ! il est aimable le vieux !... et puis il sent bon !

RAYMOND.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

On dit que vous êtes sage ;  
 Mais la sagesse à Paris,  
 Quand elle brille à votre âge,  
 A toujours des ennemis,  
 A de nombreux ennemis.  
 A votre vertu, ma chère,  
 Je viens, guidé par mon cœur,  
 En tout bien et tout honneur,  
 Offrir pour auxiliaire  
 La fortune et le bonheur.

PALMIRE.

Monsieur, veuillez vous expliquer.

ANASTASIE.

Il me semble pourtant que c'est assez clair...

RAYMOND, *tirant les Petites Affiches de sa poche.*  
Lisez-vous les *Petites Affiches*, mademoiselle ?

PALMIRE.

Jamais ; c'est trop ennuyeux !

RAYMOND.

C'est ce que j'allais vous dire ; et cependant il s'y trouve quelquefois des articles fort intéressans, celui-ci, par exemple : (*Il lit.*) « Un monsieur tout seul, maître d'une grande fortune, demande une jeune dame de compagnie pour la ville et pour la campagne. Elle aura de bons appointemens, et une place dans le testament du monsieur. »

ANASTASIE.

Bah ! on connaît ça, quelque vieux qui veut avoir auprès de lui une jeunesse pour s'en faire honneur, et la planter là ensuite ; c'est de l'attrape-minette.

RAYMOND.

Vous jugez bien sévèrement la personne, mademoiselle.

ANASTASIE.

Oh ! mon Dieu, je vois le monsieur d'ici : quelque vieux grigou.

RAYMOND.

Et si c'était moi, par hasard?... eh ! eh ! eh !

ANASTASIE.

Vous, monsieur ?

RAYMOND.

C'est ce que j'allais vous dire.

ANASTASIE.

Oh ! alors, c'est bien différent ! prenez que je n'ai rien dit.

PALMIRE.

Mais, monsieur, où voulez-vous en venir, je vous prie ?

RAYMOND.

Vous ne le devinez pas ?

ANASTASIE, *d part.*

Je le devine, moi.

RAYMOND.

Ma fortune est immense, et je suis seul, tout seul, ma belle enfant ; hier on m'a parlé de vous, de vos talens, de votre sagesse, et je suis venu vous proposer de devenir la dame de compagnie que je cherche, que je demande, et que je ne trouve pas, car je suis très difficile.

PALMIRE.

Monsieur, cette proposition...

ANASTASIE, *d part.*

Dieu ! s'il me la faisait à moi !...

RAYMOND.

Cette proposition n'est pas à dédaigner.

*Aria de la Lanterne Sourde.*

Grace à son esprit, son talent,  
 Pour charmer le soir de ma vie,  
 De ma dame de compagnie  
 Le sort peut être très brillant.  
 Dans un charmant tête-à-tête  
 D'abord nous déjeunerons ;  
 Puis, ma calèche étant prête,  
 Tous deux nous y monterons.  
 Nous irons promener au bois,  
 Et près de vous, malgré mon âge,  
 Je retrouverai sous l'ombrage  
 Tous mes souvenirs d'autrefois.  
 Puis nous ferons mainte emplette  
 En étoffes avant tout,  
 Car toujours votre toilette  
 Doit être du meilleur goût.  
 Bientôt nous reviendrons chez nous,  
 Vous me ferez une lecture :  
 Récit d'amoureuse aventure  
 Me paraît encore fort doux.  
 Mais voici l'heure agréable ;  
 Des convives francs buveurs  
 Viennent s'asseoir à ma table  
 Dont vous ferez les honneurs.  
 Quand le dîner sera fini  
 Au jeu nous passerons ensemble  
 Ou nous irons, si bon vous semble,  
 Voir Mars ou bien Taglioni.  
 Dans notre loge à l'année  
 Bien souvent on nous verra  
 Terminer une journée  
 Qu'au plaisir on consacra ;  
 Mais enfin minuit sonnera,  
 Et votre tâche étant remplie,  
 De ma dame de compagnie  
 Alors le rôle finira.

ANASTASIE, *à part.*

Oui, fiez-vous-y ; les messieurs tout seuls disent toujours ça !

RAYMOND.

Eh bien ! ma belle enfant, mon offre vous paraît-elle main-  
 Trois têtes dans un bonnet.

tenant digne d'être acceptée, et viendrez-vous partager les dernières journées d'un pauvre vieillard isolé ?

PALMIRE, avec dignité.

Monsieur, je suis très sensible à la proposition que vous me faites, mais vous vous êtes trompé d'adresse; je n'ai rien de ce qu'il faut pour faire la dame de compagnie d'un monsieur tout seul.

RAYMOND.

Quoi ! vous me refuseriez ?

PALMIRE.

Oh ! très positivement, et si je ne me fâche pas de votre offre singulière, c'est que votre âge si respectable...

RAYMOND.

Il suffit, mademoiselle; ceci est un ordre pour moi; mais pour me prouver que vous n'êtes pas fâchée, j'espère que vous accepterez un léger don de mon amitié. (*d part, bien marqué.*) Encore cette épreuve !

PALMIRE.

Qu'est-ce donc, monsieur ?

RAYMOND.

Une bagatelle ! qui s'accepte sans conséquence de la part d'un vieillard. (*Il met un à un des rouleaux sur le guéridon.*)

PALMIRE.

Monsieur...

ANASTASIE, à part.

Allons, voilà les rouleaux de mille francs à présent : un, deux, quatre, six rouleaux ; ça entretient joliment l'amitié ce petit présent-là !

PALMIRE.

De grace, reprenez cela ; je ne dois ni ne veux rien accepter.

ANASTASIE, à part.

Est-elle niaise ! s'il me les offrirait à moi...

PALMIRE.

Reprenez cela, vous dis-je, monsieur ; je n'en veux pas, je n'en veux pas.

RAYMOND.

Vous me refuserez donc toujours ! mais en conscience je ne puis remporter cela ; pourtant, si vous l'exigez... à moins que mademoiselle... à votre place... veuille bien...

ANASTASIE.

Avec plaisir, monsieur. (*Elle tend son tablier, Raymond y jette les rouleaux.*)

RAYMOND.

A la bonne heure ! Eh ! eh ! eh ! voilà une jeune fille comme je les aimais autrefois.

ANASTASIE.

Et à présent vous ne les aimez plus ?

RAYMOND.

C'est ce que j'allais vous dire ; mais je leur rends service encore tant que je peux. Adieu, mes belles demoiselles, ne vous dérangez pas, ne vous dérangez pas. (*Il sort.*)

## SCENE IV.

PALMIRE, ANASTASIE.

ANASTASIE, *au comble de la joie.*

AIR connu.

J'ai d'argent! (*bis.*)

Grand Dieu! quel événement!

J'ai d'argent! (*bis.*)

Ce monsieur est bon enfant!

Voyons, que vais-je m'acheter avec cela ? un beau manteau rouge et noir, un boa et un manchon. C'est gentil un manchon, avec ça que c'est bon genre. Ah ! ça, et maman, que vais-je lui acheter ? quelque chose qui lui fasse bien plaisir, cherchons : un pâté de foie gras et une dinde truffée. Elle aime ça.

PALMIRE.

En vérité, Anastasie, je crois que vous êtes folle, et je vous prie de me laisser.

ANASTASIE.

Dis donc, tu as de la rancune contre moi ; ce n'est pourtant pas ma faute si l'on m'a donné cela ; tu aurais peut-être voulu qu'on te priât davantage.

PALMIRE.

Laissez-moi, vous dis-je !

ANASTASIE.

Ah ! voilà que tu prends tes grands airs, tu es fâchée contre moi ; mais je ne le suis pas contre toi, moi, et, pour t'en donner la preuve, tiens, écoute : cet argent est à moi, n'est-ce pas ? j'en peux disposer comme bon me semble ; eh bien ! je te prie d'accepter ce qu'il te faut pour payer ton terme.

PALMIRE.

Je n'en ferai rien.

ANASTASIE.

Je te l'offre de bon cœur ; quand j'ai de l'argent, tous ceux que j'aime en ont aussi, ça dure tant que ça peut ; maman se fâche, mais ça m'est égal, l'argent est fait pour rouler. Voyons, de combien est-il ton terme ? de la moitié du mien, cinquante écus ! mais peut-être t'en dois plusieurs ? moi j'en ai dû jus-

qu'à quatre par an, ne te gêne pas; veux-tu cinq cents francs ?  
tiens. (*Elle casse un rouleau.*) Ah! mon Dieu!...

PALMIRE.

Qu'as-tu donc ?

ANASTASIE.

Ces rouleaux...

PALMIRE.

Eh bien ?

ANASTASIE, *les ouvrant tous.*

C'est du chocolat !

PALMIRE.

Ah ! le tour est bon !

ANASTASIE, *goûtant le chocolat.*

Oui ! qu'il est bon ; il est excellent même ; il vient de chez  
Marquis, j'en suis sûre !

PALMIRE.

A la bonne heure, tu prends gaîment ton parti, et cela me  
réconcilie avec toi.

ANASTASIE.

C'est égal ! ce petit vieux me le paiera ! Si c'est avec ces rou-  
leaux-là qu'il veut payer sa dame de compagnie... Dis donc, Pal-  
mire, je ne peux plus te prêter de l'argent pour payer ton terme,  
mais l'intention y était.

PALMIRE.

Je n'aurais pas accepté ; heureusement j'ai encore...  
chaîne.

ANASTASIE.

Et tu vas la mettre en plan... la mienne y est aussi ; mais  
adieu, je vais porter ce chocolat à maman, ça lui fermera la  
bouche.

J'ai d'argent ! (*bis.*)

Non, j'ai du chocolat, ça ne va plus sur l'air. (*On sonne fort.*)

PALMIRE.

Qui peut sonner si fort ?

ANASTASIE.

Comme c'est mauvais genre ! ça doit être un créancier ! (*On  
sonne plus fort.*)

PALMIRE.

N'ouvre pas !

ANASTASIE.

Tiens ! est-ce que ça te fait peur les créanciers ? Si tu voyais  
comme je reçois les miens quand je n'ai pas d'argent, ils ne re-  
viennent pas deux fois, va ! laisse-moi faire.

PALMIRE.

Avant d'ouvrir, regarde à travers la porte qui ce peut être.

ANASTASIE.

Attends. (*Elle regarde.*) C'est un paysan. (*On sonne encore plus fort.*)

PALMIRE.

Un paysan... ouvre, alors, il briserait la sonnette.

## SCENE V.

PALMIRE, RAYMOND, *en gros paysan*, ANASTASIE.

RAYMOND.

Mam'zelle Pochet ?

PALMIRE.

C'est ici.

RAYMOND.

Je vous dis mam'zelle Pochet.

ANASTASIE.

Est-ce que vous êtes sourd, brave homme?... On vous dit que c'est ici.

RAYMOND.

C'est pas cor bé sûr, ça ; quand je suis entré en bas, on m'a dit tout de même, c'est ici, et c'était pas là.

ANASTASIE.

C'est à la portière que vous avez parlé.

PALMIRE.

Cette fois c'est bien ici.

RAYMOND.

A présent, c'est à savoir laquelle ; c'est-y vous, c'est-y elle ?

ANASTASIE, *à part.*

Tiens, elle.

PALMIRE.

C'est moi ; voyons, que voulez-vous?...

RAYMOND.

C'est vous!... alors il faut que je vous embrasse...

ANASTASIE.

Eh bien ! il est familier, l'homme de campagne.

RAYMOND.

Pourquoi donc que je ne serais pas familier avec ma famille ?

PALMIRE.

Sa famille!...

RAYMOND.

Dame ! puisque vous êtes ma nièce.

PALMIRE.

Vous seriez un de mes oncles?...

RAYMOND.

Pardi oui... Jean-Toussaint Clicot, cultivateur à Varni-La-

Bruyère, près la Ferme-aux-Bois, sur la route du Blois à Che-  
nonceau, qu'a épousé une des sœurs de vot' mère.

PALMIRE, *se laissant embrasser.*

C'est juste ; ma tante Rétibard et ma tante Clicot, dont ma-  
man m'a souvent parlé.

RAYMOND.

C'est ça, c'est bé ça ! Vous voyez ben qu'il faut que je vous  
embrasse...

PALMIRE.

Et comment se porte-t-elle, maman ?

RAYMOND.

La mère Pochet... Y va bé, toujours ben gaie, ben causeuse,  
vous aimant toujours ben, la pauv' chère femme... Ça m'fait  
penser qu'il faut que je vous embrasse pour elle. (*Il appuie très  
fort.*)

ANASTASIE, *à part.*

Comme c'est agréable !

PALMIRE.

De tout mon cœur, mon oncle ; elle n'est donc plus fâchée  
contre moi ?

RAYMOND.

Elle?... elle n'vous en veut pas du tout ; c'est c'qu'elle disait  
l'jour d'mon départ à mon frère Jacques Clicot, à ma fille Ma-  
deleine... votre cousine, un beau brin d'fille, j' m'en flatte,  
qui vous a des joues comme des pommes de Châtigni, des yeux  
comme des portes chartières, et qu'a ben envie de vous voir...  
Ça m'fait penser qu'il faut que je vous embrasse pour elle.

ANASTASIE, *à part.*

Est-ce qu'il va l'embrasser pour tout le département ?

PALMIRE.

Bien... bien, mon oncle, quand je ferai connaissance avec  
eux.

RAYMOND.

Comme vous voudrez, ma nièce... Il a eu bé du malheur,  
allez...

PALMIRE.

Qui ça ?

RAYMOND.

Mon frère Jacques Clicot... Il est comme moi, y n'est pas  
chanceux ; depuis queuque temps il a eu bé du tourment, bé  
du mal aussi, et point par sa faute.

PALMIRE.

Mon oncle...

RAYMOND.

Non, point par sa faute ;... car à l'époque que je vous parle,  
si y n'avait point eu de conscience, il aurait pu faire ce que ben

d'autres auraient fait à sa place ; mais pour ça il est comme moi... la probité avant tout... Il n'a pas voulu comme de raison qu'on puisse dire qu'un Clicot aurait été capable... parce que, voyez-vous, ce qui est fait est fait, on ne revient point sur ces choses-là.

PALMIRE.

Mais, mon oncle, je ne vous dis pas...

RAYMOND.

On ne revient point sur ces choses-là, ma nièce.

ANASTASIE, *riant, à part.*

Mais sans doute... il a raison, ce brave homme... On ne revient pas sur ces choses-là.

RAYMOND, *d Anastasie.*

N'est-ce pas, mam'selle?... C'est comme mon affaire avec Bouizard, (*à Palmire.*) pour ce coin d' terre du côté d'ta tante que l'maire n'voulait pas me céder;... mais comme y a bé dit l'juge de paix que l'pré n'était point communal, et que moyennant le droit y m'était adjudgé;... mais l'maire qu'était pour Bouizard à cause de l'arpent d'luzerne que j'avais gagné à plaider, à Blois, Bouizard a été débouté; mais l'maire plaide toujours, que je ne sais pas quand ça finira, et que j'ai bé peur de gagner comme la dernière fois qui m'a ruiné.

AIR : *Mon pays avant tout.*

En revenant de la ville, mon frère,  
 Me dit : Clicot, l'jugement est rendu ;  
 Sois bé tranquill', t'a gagné ton affaire ;  
 Mais pour les frais l'arpent sera vendu,  
 Et c'est bé vrai qu'mon arpent fut vendu.  
 Je n'sais point trop comment qu'tout ça s'gouverne,  
 Mais vous voyez un homm' désespéré ;  
 Car la justice a mangé ma luzerne  
 Et la voilà maintenant sur mon pré.

PALMIRE.

Que voulez-vous, mon oncle ? un peu plus, un peu moins... si ce n'est qu'un coin de terre...

RAYMOND.

Un coin de terre... un coin de terre où j'ferais cor deux cents d'foin qui m'aidait à vivre... et qu'la justice va cor manger : elle mange tout la justice... tandis que moi... (*Il se frotte l'estomac.*)

PALMIRE.

Eh ! mon Dieu !... vous n'avez peut-être pas déjeuné, mon oncle ?

RAYMOND.

Qui ça... moi ?... ma fine, non, depuis hier je n'crois point.

ANASTASIE, à part.

Il paraît qu'il n'en est pas sûr.

PALMIRE.

Eh bien ! sans façon, mettez-vous là.

RAYMOND.

Non, ma nièce... ce n'est point de refus.

PALMIRE, lui servant un reste de pâté et du vin.

Je n'ai pas grand'chose à vous offrir.

RAYMOND.

Y en a cor plus que j'n'en laisserai ; à vot' santé, mam'selle, à vot' santé, ma nièce, et à celle de madame Pochet !

PALMIRE.

Merci, mon bon oncle, et à celle de ma tante Clicot ! (*Ici la figure de Raymond change : il pose son verre sans avoir bu.*) Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend donc ?

RAYMOND.

C'n'est rien, ma nièce...

PALMIRE.

Est-ce parce que je vous parle de ma tante ? est-ce qu'elle ne se porte pas bien ?...

RAYMOND.

Elle est morte...

PALMIRE et ANASTASIE.

Ah ! mon Dieu !...

RAYMOND.

Hélas ! oui, la pauvre chère femme ; rien que d'y penser. ça me coupe l'appétit.

PALMIRE.

J'en suis vraiment désespérée.

RAYMOND.

Je l'crois, ma nièce, c'est une grande perte.

PALMIRE.

Et comment l'avez-vous perdue ?

RAYMOND.

Subitement, ma nièce...

ANASTASIE.

D'apoplexie... C'est bien plus affreux.

RAYMOND.

Eh ! mon Dieu ! oui, en moins d'un quart-d'heure... après avoir été malade trois grands mois... Je puis bé dire qu'elle m'a coûté...

PALMIRE.

Bien des larmes... Je le crois.

RAYMOND.

Et bé de l'argent aussi... C'n'est point pour ce que j'ai dépensé, mais j'ai bé regretté qu'elle ait souffert si long-temps, mon Dieu !

AIR : *Couteaux de Berat.*

J'avais tant d'amitié  
 Pour ma pauvre moitié  
 Que rien tant seulement qu'd'en parler  
 J'sens mon cœur se gonfler!  
 Pour ell' j'ai tant prié  
 Que j'en faisais pitié...  
 J'avais tant d'amitié  
 Pour ma pauvre moitié !  
 Avec ell' quand j'vivais,  
 Que d'bons amis j'avais!  
 Et comme j'm'en trouvais!  
 C'n'est pas qu'notr' femme était parfaite ;  
 Elle avait même un' mauvais' tête.  
 Drès l'matin ell' grondait,  
 Criait, s'fâchait, boudait,  
 L'rest' du jour s'emportait  
 Et l'soir souvent m'battait...

Mais c'est égal, elle avait du bon.. D'abord une ferme superbe dont elle devait hériter et qu'est passée sur la tête d'un autre, qu'il y avait d'quoi s'pendre là... Comment n'point la regretter ?

J'avais tant d'amitié, etc.

V'là c'quelle a emporté pour mes étrennes.

PALMIRE.

Comment, c'est si nouveau, au mois de janvier ?

RAYMOND.

A la fin de décembre, le 31, il y aura à la Saint-Silvestre, jour pour jour, dix-neuf ans qu'on l'a mise en terre.

PALMIRE et ANASTASIE.

Dix-neuf ans !...

RAYMOND.

Pas davantage.

PALMIRE.

Il me semble alors que votre chagrin devrait un peu se calmer.

RAYMOND.

Comme ça, par intervalle... j'suis queuque fois... cinq ou six ans sans y penser... et puis ça revient...

ANASTASIE.

Cinq ou six ans !!!

RAYMOND.

Bé rarement davantage.

Trois têtes dans un bonnet.

ANASTASIE.

Alors vous avez bien quelques momens de répit.

RAYMOND.

C'est égal, l'coup est porté, et j'sen bé que je l'oublierai jamais tout-à-fait tant qu'elle sera morte.

ANASTASIE.

Vraiment? eh bien! vous risquez de la pleurer encore longtemps. Adieu! Palmire, tâche de consoler ton oncle... (*d part en sortant.*) Sont-ils drôles ces paysans!

## SCENE VI.

RAYMOND, PALMIRE.

PALMIRE.

Allons, mon oncle, ne parlez plus de cela, buvez un coup. Comme vous disiez tout à l'heure, ce qui est fait est fait...

RAYMOND.

Vous avez raison, ma nièce, j'ai bé assez du chagrin que m'cause v'ot cousin Marcel.

PALMIRE.

Mon cousin Marcel?

RAYMOND.

Oui, mon cadet... est-ce que je ne vous ai point cor parlé d'mon cadet?

PALMIRE.

Non, mon oncle.

RAYMOND, *voulant l'embrasser.*

Ça me fait penser qu'il faut que je vous embrasse...

PALMIRE, *reculant.*

Parlez-moi de lui d'abord.

RAYMOND.

Puisque ce n'est que pour ça que je suis venu... le pauvre garçon! un bé bon sujet et un homme superbe qu'est déjà presque aussi grand qu'moi... et que la conscription va m'emporter, fauté d'avoir cent écus qu'est l'tarif d'l'assurance.

PALMIRE.

Trois cents francs... Mon Dieu! mon oncle, croyez bien que si je pouvais...

RAYMOND.

C'est bé c'que votr' mère m'a assuré; allez voir ma fille Palmire, qu'elle m'a dit comme ça; si elle peut vous tirer d'là, elle le fera... Avec ça qu'est son bijou; elle l'aime ni pus ni moins que s'il était son enfant. C'est qu'il travaille plus qu'moi et tous les frères ensemble, y vous a plus tôt élevé une meule qu'un autre n'a coupé une gerbe... S'il faut que j'm'en sépare... j'nai plus de r'sources, quoi! faudra que j'aïlle m'noyer.

PALMIRE.

Mon Dieu ! mon oncle, vous me faites vraiment de la peine... Faut-il que je n'aie pas... mais j'y songe... tenez, tenez cette chaîne... elle vaut plus que la somme qu'il vous faut ; vendez-la, rachetez votre fils, vous donnerez le reste à maman.

RAYMOND.

Une chaîne d'or !...

PALMIRE.

Prenez, vous dis-je ; depuis six mois qu'elle est chez vous, je vous dois bien cela...

RAYMOND.

Par exemple... ma nièce, v'là un trait qui vaut mieux que tout l'bien qu'on pourrait m'dire d'vous... j'suis si touché... si pénétré... C'pauvre Marcel, queu joie pour lui... pour vot' mère et pour moi, moi surtout... Eh ! eh bé ! mon Dieu ! qu'est-ce que ça veut donc dire ?

AIR : *du Gascon à trois visages.*

Par vous j'suis sans alarmes

Heureux,

Et j'sens couler des larmes

D'mes yeux.

Qui pouvait espérer

Qu'terminant ma tristesse,

Je vous devrais, ma nièce,

Tant d'plaisir à pleurer !

Adieu, adieu, ma belle et bonne petite nièce. ( *Il sort.* )

## SCENE VII.

PALMIRE, et de suite ANASTASIE.

PALMIRE.

Ce pauvre homme, il m'a tout émue.

ANASTASIE, *en entrant.*

Eh bien ! prenez donc garde à ce que vous faites.

PALMIRE.

A qui en as-tu donc ?

ANASTASIE

A ton pleurnicheur d'oncle Clicot, qui a pensé me renverser tant il allait vite... Quel rustre !.. peut-on avoir des parens comme ça !

PALMIRE.

C'est un homme bien respectable.

ANASTASIE.

Il n'est guère présentable, toujours ! Dis donc ; je suis

revenue bien vite pour l'apprendre une nouvelle bien singulière... Ce petit vieux qui te demandait pour sa dame de compagnie...

PALMIRE.

Eh bien !...

ANASTASIE.

C'est le nouveau propriétaire de la maison... la portière vient de me le dire... et elle a ajouté qu'elle avait reçu l'ordre de te donner congé si tu ne payais pas ton terme aujourd'hui même.

PALMIRE.

Eh bien ! je m'en irai, j'aime mieux quitter sa maison que d'être sans cesse exposée à ses importunités... Je le paierai... je me déferai de ma chaîne... Mais que dis-je ? je ne l'ai plus... j'oublie que je l'ai donnée à mon oncle Clicot.

ANASTASIE.

Ta belle chaîne à ce paysan ! et comment ?... pourquoi ?

PALMIRE.

Pour racheter son fils... il avait absolument besoin d'argent...

ANASTASIE.

Mais tu en as autant besoin que lui... Tu es encore bonne enfant avec ta sensiblerie ; comment vas-tu faire à présent ?

PALMIRE.

Je vais voir... On me doit de l'argent dans les pensionnats où je donne des leçons de danse, peut-être m'en donnera-t-on ; d'ailleurs j'ai des amis.

ANASTASIE.

Oui... compte là-dessus.

Air : *Considérez, etc.*

Ce n'est jamais quand on est dans la gêne,  
Que dans ce monde on trouve des amis,  
Car d'obliger nul ne se met en peine,  
Même en voyant nos plus cruels soucis.  
Ce pauvre argent où tant de vœux prétendent  
Vient rarement servir nos intérêts,  
Vos créanciers toujours vous en demandent,  
Vos débiteurs pour vous n'en ont jamais.

PALMIRE.

Je ne le sais que trop... n'importe, je vais sortir pour cela... Veux-tu en attendant me finir ce bonnet ? je ne serai qu'un instant...

ANASTASIE.

Avec plaisir... (*Palmire sort.*)

## SCENE VIII.

ANASTASIE, *seule et travaillant.*

Cette pauvre Palmire, avec son bon cœur elle sera toujours malheureuse... Certainement j'aime à obliger tout comme une autre... mais comme de raison après moi s'il en reste... C'est que je ne la reconnais plus du tout depuis un an... elle qui était si étourdie, et qui parlait à sa mère bien pire que moi à la mienne, elle est à présent d'un calme, d'une douceur et d'une sensibilité presque ridicule... Ah! elle ne veut pas en convenir, mais le cousin Raymond est pour beaucoup dans sa métamorphose.

RAYMOND, *dans la coulisse.*

Merci, merci; à présent j'vois où.

ANASTASIE.

Tiens... il me semble que je connais cette voix-là...

RAYMOND, *dans la coulisse.*

Peut-on entrer?...

ANASTASIE.

Oui, oui... entrez.

## SCENE IX.

ANASTASIE, RAYMOND.

RAYMOND, *en vieille femme; il porte un paquet et une chaufferette.*

Est-ce que je me trompe encore de porte?... Est-ce que ce n'est pas ici mademoiselle Pochet?...

ANASTASIE.

Pardonnez-moi; mais elle est sortie.

RAYMOND.

Ah! tant pis... Est-ce qu'elle sera long-temps à rentrer?

ANASTASIE.

Je ne pense pas. (*à part.*) Qu'est-ce que c'est que cette femme-là!

RAYMOND.

A la bonne heure... J'vas toujours me débarrasser de tout ça... J'espère au moins qu'elle se porte bien, ma petite nièce?

ANASTASIE, *à part.*

Sa nièce! Est-ce que ce serait la tante Rebiffard?... Il ne lui manquait plus que ça.

RAYMOND.

J'espère qu'elle se porte bien?

ANASTASIE.

Oui, madame Rebiffard.

RAYMOND.

Tiens, vous savez mon nom?

ANASTASIE.

Palmire parlait de vous encore ce matin... D'ailleurs je vous aurais reconnue rien qu'à votre voix... C'est absolument celle de madame Pochet.

RAYMOND.

C'est vrai que nous avons la même organe.

ANASTASIE.

Et puis, vous lui ressemblez tant...

RAYMOND.

Ah! ça, y faut ben que ça soit, car on nous prenait toujours l'une pour l'autre... C'est ben naturel, nous sommes sœurs et nous étions toujours ensemble; on se ressemble de plus loin... Quoique ça, elle est mieux que moi... Oui... elle est encore mieux que moi...

ANASTASIE, *d part.*

Elle n'a pas grand' peine. . .

RAYMOND.

Plâit-il?

ANASTASIE.

Je ne dis rien.

RAYMOND.

Ah!... Je croyais avoir entendu quelque chose... Oui, elle est bien mieux que moi; avec ça elle est plus jeune.

ANASTASIE.

Madame Pochet?

RAYMOND.

Elle a toujours été plus jeune que moi... et puis plus grande... plus belle femme...

ANASTASIE, *avec affectation.*

Ah!... c'est impossible.

RAYMOND, *vexé.*

Vous croyez! c'est pourtant vrai... Je ne m'abuse pas, car je n'y tiens pas du tout. D'ailleurs on est toujours trop bien quand on voyage la nuit en diligence.

ANASTASIE.

Vous êtes donc vefue en diligence?

RAYMOND.

De Charte... par le férocifère d'où ce que je descends de l'impériale où par parenthèse je ne remonterai plus.

ANASTASIE.

Pourquoi donc? on est en bon air, c'est agréable.

RAYMOND.

Oui, quand il fait beau... Mais c'est ben gênant quand on veut descendre pour la moindre chose... C'est vrai... avec ça qu'sous le prétexte de vous tenir l'échelle y a toujours un tas d'hommes qui vous ont le nez en l'air. Allons donc... c'est intimidant... Et puis on se trouve souvent perché là-haut avec je

ne sais qui .. Ce n'est pas que cette fois-ci la banquette était bien composée... je ne peux pas dire le contraire; mon voisin de gauche a eu pour moi mille prévenances; il ne m'a jamais adressé la parole sans ôter sa pipe de sa bouche...

ANASTASIE.

Il fumait ?...

RAYMOND.

Comme un tuyau de poêle.

ANASTASIE.

La belle société. . . Ça ne vous a pas incommodée ?

RAYMOND.

Non, j'aime assez cette odeur-là. Y m'incommodait bien moins qu'un gros ecclésiastique que j'avais à ma droite... et qui ne faisait que cahoter de mon côté... Aussi, comme je lui disais : Monsieur l'abbé, soutenez donc votre jeunesse, la mienne se passe... c'est vrai...

AIR: *Ah! monseigneur, etc.*

Je ne suis plus d'âge à craindr' qu'on m'offense,  
 Mais si j'n'avais que quinze ou même trente ans  
 Je n'voudrais pas aller en diligence  
 Sans avoir là des amis, des parens.  
 Au moindr' cahot votr' voisin téméraire  
 Tombe sur vous d'un air tout ingénu,  
 Et dans la nuit la plus petite ornière  
 Peut fair' verser la plus grande vertu.

Ah ! ça, où c'qu'elle est donc allée, ma Mimire ?

ANASTASIE.

Elle est sortie pour tâcher de toucher de l'argent... Elle est si gênée. . .

RAYMOND.

Elle est gênée ?...

ANASTASIE.

Au point qu'elle va être obligée de déménager aujourd'hui même.

RAYMOND.

Bah ! et moi qui viens passer un mois avec elle. . . Ça me fait bien d'la peine qu'elle soit gênée.

ANASTASIE.

C'est sa faute. . . Car si elle avait voulu, elle a trouvé assez de belles occasions... mais elle est si scrupuleuse avec sa réputation. . . La voilà bien avancée, elle s'est donné bien du mal pour n'avoir que des dettes...

RAYMOND.

Elle a des dettes... Mimire ?

ANASTASIE.

C'est tout simple, elle ne veut rien accepter de personne...

RAYMOND, à part.

C'est bon à savoir...

ANASTASIE.

Mais silence! la voilà qui rentre.

## SCENE X.

LES MÊMES, PALMIRE.

ANASTASIE.

Tiens! déjà?

PALMIRE, voyant Raymond.

Que vois-je... je ne me trompe pas...

RAYMOND.

Dame, vois...

PALMIRE.

Ma tante Rebiffard...

RAYMOND.

Oui, ma Mimire... tu la reconnais donc ta pauvre tante?...

PALMIRE.

Si je vous reconnais... vous étiez si bonne pour moi quand j'étais petite!

RAYMOND.

Oui... toi qu'étais si méchante. Eh ben' est-ce qu'on ne la baise pas sa pauvre tante?

PALMIRE.

Oh! de tout mon cœur.

RAYMOND.

Comme te voilà grande depuis six ans que je ne t'ai vue... ça me fait tant plaisir de te revoir...

PALMIRE.

Et moi donc!... j'espère que vous resterez quelques jours avec moi.

RAYMOND.

Pardi, jusqu'à ton mariage avec Raymond; je ne suis venu que pour ça.

ANASTASIE, à part.

Elle aurait aussi bien fait de ne pas se déranger.

PALMIRE.

Oh! je ne suis pas encore décidée.

RAYMOND.

Comme ta mère m'écrit que si...

PALMIRE.

Maman sait pourtant bien que je ne veux épouser qu'un comédien, et que mon cousin Raymond...

RAYMOND.

Allons, te v'là encore avec la satanée comédie... J'vous demande un peu queu plaisir tu trouves à faire les beaux bràs devant toute une multitude, pour avoir une vocation si pernicieuse?

PALMIRE.

Que voulez-vous ? j'aime le théâtre ; c'est plus fort que moi.

RAYMOND.

Pardi ! je le sais ben. Comme dit ta mère, c'est ton idée fisque... ta monomanie... qui finira par te conduire à mèl comme tous ceux qu'ont ce goût-là.

PALMIRE.

Oh ! ma tante, il y a des exceptions...

RAYMOND.

Et des exemples atroces... Quand ce ne serait que le fils du marchand de vin Pinchanot, qui par goût pour le théâtre est entré palfernier chez Franconi. N'a-t-il pas été condamné à dix ans de fers ?

ANASTASIE.

Comment ?

RAYMOND.

Pour avoir volé un cheval avec effraction ; j'sais ben que sa peine a été comuniée, mais voilà, mon enfant, ousque mène le théâtre.

PALMIRE.

Ma pauvre tante, si vous n'avez pas d'autres raisons...

RAYMOND.

C'n'est peut-être pas assez... Crois-moi, tu ferais bien plus sagement d'en finir avec ton cousin.

PALMIRE.

Nous verrons, ma tante ; je ne dis ni oui ni non.

RAYMOND.

Mon Dieu ! c'n'est pas pour moi que je te parle pour lui, car je n'ai pas à m'en louer ; depuis qu'il est à la loterie, il ne m'a pas tant seulement fait gagner une pauvre ambe.

ANASTASIE, à part.

Est-elle bête !

RAYMOND.

Pour le coup, ma petite, vous avez dit quelque chose.

PALMIRE.

Non, non, vous vous trompez, ma tante... mais vous avez besoin de vous reposer. Tenez, passez dans ma chambre : je vais sortir ; il y a une porte qui donne sur le carré, vous appellerez le portier.

RAYMOND.

T'as raison, je ne serais pas fâchée de me rajuster un peu ;  
Trois têtes dans un bonnet.

dans ces voitures publiques on abîme tout ce qu'on a... Tu regardes ça ! c'est un cadeau d'ta mère... v'là deux ans que j'porte ça ; dame ! je ménage mes hardes... vois-tu, parce que je me dis : Tout ça restera à ma Mimire.

ANASTASIE.

Jolie défroque, et qui lui fera beaucoup d'honneur.

RAYMOND.

Et pourquoi donc pas ?... j'vous demande un peu qu'est-ce que j'ai fait à cette petite pimbêche-là pour qu'elle m'asticotte depuis une heure.

ANASTASIE.

Moi... parce que je vous dis que vous lui ferez honneur !

RAYMOND.

J'y en ferai toujours ben autant que vous... Ma nièce n'a pas à rougir de sa famille qui vaut bien la vôtre après tout.

ANASTASIE.

Oh !

RAYMOND.

Il n'y a pas d'oh ! je vous conseille de faire la fière ; est-ce que vous croyez que je ne vous reconnais pas ?... Allez donc, mademoiselle Quincampoix.

ANASTASIE.

Quincampoix !

RAYMOND.

Oui, Quincampoix... où ce que vot' mère me tirait l'cordon ben poliment pour avoir ses trente sous d'étrennes et sa bûche.

ANASTASIE.

Quelle horreur ! ma mère qui est rentière depuis si longtemps !

RAYMOND.

Oui, si vous lui avez fait des rentes depuis que vous êtes major.

ANASTASIE, *jetant son ouvrage.*

Madame Rebiffard... je ne sais qui me retient...

RAYMOND.

Hein ?

AIR de Diavolo.

N'approchez pas ! (bis.)

Je n'ai pas l'humeur endurente,

Et quand on est impertinente

J'vous mets bien vite un' coiffe à bas,

N'approchez pas !

J'vous l'dis, ma patience est suspéque,

J'ai des égards quand on m'respéque :  
 Si vous voulez qu'je n'vous manqu' pas,  
 N'approchez pas ;  
 Non, non, n'approchez pas.

PALMIRE.

Mon Dieu! ma tante, ne vous faites donc pas de mal.

RAYMOND.

Je n'm'en fais pas, j'suis comme ta mère, moi ; quand j'ai quelque chose sur le cœur, il faut que ça parte... Tant pis si ça la vesque.

ANASTASIE.

Moi! vous vous trompez, je prends cela d'où ça vient.

(*Elle se remet au travail.*)

RAYMOND.

Et moi, j'l'envoie où faut que ça aille... Allez donc garder vot' porte. C'est que je vous flanquerais une mornisse, moi, ah !...

(*Elle entre dans la chambre.*)

## SCENE XI.

PALMIRE, ANASTASIE.

ANASTASIE.

Je ne te fais pas compliment de ta tante, sais-tu ?

PALMIRE.

Oui, elle est un peu ridicule ; mais c'est la sœur de ma mère, et je veux qu'on ait des égards pour elle.

ANASTASIE.

Je ne te dis pas que tu aies tort, mais c'est bien désagréable d'avoir des parens comme les tiens ; ils sont trop nature, et puis quels noms ! Pochet, Rebiffard, Clicot... ça t'empêchera de réussir dans le monde, ces noms-là, c'est moi qui te le dis... A ta place, je n'aurais pas traité si mal le propriétaire ; s'il te renvoie, où iras-tu, à présent que voilà ta tante avec toi ? Mais, tiens, voilà ton bonnet fini.

PALMIRE.

Merci, ma bonne Anastasie. (*On sonne. — Avec impatience.*)  
 Mon Dieu ! qui vient encore ?

ANASTASIE

C'est le vieux propriétaire, j'en suis sûre... Il paraît qu'il en tient joliment.

PALMIRE, qui est allée ouvrir :

Non, c'est la portière qui m'apporte une lettre ; je ne connais pas cette écriture. (*Elle l'ouvre.*) Que vois-je ! c'est encore ce monsieur... J'ai bien envie de ne pas la lire.

ANASTASIE.

Puisque tu l'as décachetée... D'ailleurs cela ne t'engage à rien.

PALMIRE.

En effet, voyons ce qu'il me veut. (*Elle lit.*) « Mademoiselle, en ma qualité d'ancien mousquetaire et d'ancien aide-de-camp de l'empereur, je ne me laisse point facilement rebuter par les obstacles, et puisque vous refusez de devenir ma dame de compagnie, je vous propose d'être ma femme... » Sa femme !...

ANASTASIE.

Sa femme !... un homme si riche... j'espère bien que tu vas accepter, cette fois ?

PALMIRE.

Pas davantage, Anastasie ; car jamais je ne pourrais l'aimer.

ANASTASIE.

Tiens !... et depuis quand une femme est-elle obligée d'aimer son mari ?... A ta place, avec tes principes, j'accepterais joliment cette proposition.

PALMIRE.

Eh bien ! moi, j'aime cent fois mieux, pour me débarrasser des importunités de ce monsieur, accepter la proposition de mon cousin et partager sa modeste fortune.

ANASTASIE.

Refuser un riche propriétaire pour un petit employé...

PALMIRE.

C'est qu'il m'a donné tant de preuves d'amour, ce bon Raymond... Ah ! que je voudrais que cette clochette eût le pouvoir merveilleux qu'il lui attribue !

ANASTASIE.

Que veux-tu dire ?

PALMIRE.

Oui, dans sa lettre ce matin Raymond me dit que si je consentais à devenir sa femme je n'avais qu'à sonner bien fort cette clochette pour le faire accourir près de moi.

ANASTASIE.

Ah ! la bonne plaisanterie... eh bien ! dis donc, il me semble que ce serait bien le moment d'en faire l'épreuve ?

PALMIRE.

Je n'ose... non que j'aie foi à son prétendu pouvoir, mais mon cousin m'aime tant que je ne puis m'empêcher de soupçonner quelque ruse de sa part, et je serais fâchée qu'il pût penser que ma fâcheuse position me fait seule désirer sa présence.

ANASTASIE.

Es-tu folle, avec tes scrupules ?... N'es-tu pas d'ailleurs décidée à l'épouser ?

PALMIRE.

Oui, car, après tout, je l'aime, et quoiqu'il ne soit pas comédien je ne saurais hésiter davantage.

ANASTASIE.

Eh bien ! on ne risque rien d'essayer... Donne, c'est moi qui vais sonner.

PALMIRE.

Tiens, sonne bien fort.

(Anastasia sonne à la porte du fond. Raymond sort du cabinet à gauche.)

## SCENE XII.

LES MÊMES, RAYMOND, *en habit bourgeois, la canne et le chapeau à la main.*

RAYMOND.

Me voilà, ma cousine...

PALMIRE.

Est-ce bien vous, mon cousin ?

RAYMOND.

Moi-même, qui attendais avec impatience le signal que j'espérais.

ANASTASIE.

En vérité !.. Vous êtes donc sorcier ?..

RAYMOND.

Non !... mais je suis le nouveau propriétaire de cette maison.

PALMIRE et ANASTASIE.

Vous ?..

RAYMOND.

J'ai placé là toute la petite fortune que j'ai rapportée des colonies, et je me suis logé sur le même carré que vous ; vous voyez que je ne pouvais manquer d'entendre le son de cette clochette.

PALMIRE.

Je conçois maintenant.... Mais ma tante Rebiffard est ici.... Vous allez la voir. (*appelant.*) Ma tante ! ma tante !

RAYMOND.

Que veux-tu, Mimire ?

PALMIRE.

Quoi ! mon cousin, c'était vous ?... Et mon oncle Clicot, sans doute.

RAYMOND.

Ça me fait penser qu'il faut que je vous embrasse pour lui, et que j'e rende cette chaîne.

ANASTASIE.

Alors, monsieur était aussi le petit vieux?... Et moi qui ne l'ai pas reconnu... Que je suis donc niaise !

RAYMOND.

C'est ce que j'allais vous dire... Ah ! pardon.

PALMIRE.

Ah ! mon cousin, comme vous vous êtes joué de moi ?

RAYMOND.

C'était pour mieux assurer votre bonheur et le mien ; car, par cette épreuve, j'ai su apprécier tout ce que vous valez.

PALMIRE.

Comment, mon cousin, vous qui voulez me faire renoncer au théâtre, vous avez joué aussi la comédie ?

RAYMOND.

Oui, en amateur, comme vous avez pu en juger.

PALMIRE.

Pourquoi ne vous essayez-vous pas en public ?

RAYMOND.

Ah ! parce qu'il a le droit d'être plus sévère.

ANASTASIE.

Bon !... à votre place j'essaierais toujours.

RAYMOND.

Eh ! mademoiselle.

*Air des Comédiens.*

Malheur à ceux qui vont à l'aventure  
 Risquer sans gloire et leur sort et leur nom ;  
 Pour être acteur il faut que la nature  
 Nous ait donné la première leçon.  
 On ne saurait, par l'adresse ou l'audace,  
 Tromper long-temps l'indulgent spectateur,  
 Le talent seul à ses yeux trouve grace  
 Et pour toujours captive sa faveur.  
 L'art théâtral veut une grande étude ;  
 Comme un poète il faut qu'un bon acteur  
 Observe l'homme et rarement élude  
 L'occasion d'approfondir le cœur.  
 Ainsi faisaient les artistes sublimes  
 Que le théâtre en France proclama,  
 Ainsi toujours des braves unanimes  
 Ont accueilli les Mars et les Talma...  
 Mais c'est à tort qu'on ose à l'aventure  
 Risquer sans gloire et son sort et son nom,  
 Pour être acteur il faut que la nature  
 Nous ait donné la première leçon.

} (bis.)

(ter.)

## PALMIÈRE.

Le public sait toujours gré de ce qu'on entreprend pour lui  
plaire ; vous avez l'esprit imitateur... les traits de ma mère  
que vous avez su prendre...

RAYMOND.

N'en parlons pas... c'est une témérité dont avant tout je dois  
m'excuser auprès de lui.

*Au public.*

AIR

Par une piquante peinture  
Je sais trop qu'un acteur parfait  
A su vous offrir la nature  
Sous l'heureux masque de Pochet :  
C'est à la fois et Téniers et Charlet.  
En copiant je fus hardi peut-être ;  
Mais peintre aussi pouvais-je résister ?  
Et mon pinceau devait-il s'arrêter ?  
Pour moi c'était un portrait de grand maître  
Qu'en admirant j'ai tâché d'imiter.

FIN.

*Nota.* Pour la province la pièce doit finir par le couplet de facture : on doit  
supprimer tout ce qui suit.